

Prendre en soi la révolte

Printemps spécial, Collectif d'auteurs, Héliotrope, 114 p.

Marie-Hélène Constant

Numéro 243, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68470ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Constant, M.-H. (2013). Compte rendu de [Prendre en soi la révolte / *Printemps spécial*, Collectif d'auteurs, Héliotrope, 114 p.] *Spirale*, (243), 68–69.

Je me dois aujourd'hui de rappeler les noms d'Emmanuel Levinas, de Jacques Derrida et, bien sûr, de Maurice Blanchot, trop présent pour être cité. Nous aurons vécu tant et tant de proximités, de combats, d'émerveillements devant ce qui pour toi demeurerait comme une loi d'airain à laquelle nul ne pouvait déroger : la communauté de pensée,

l'écriture, la littérature, la transmission, l'amitié, comme les seuls gestes politiques qui peuvent nous faire toucher du bout des doigts ce que le mot « éthique », si souvent galvaudé, veut dire — ces mots sur lesquels il nous faut veiller, maintenir la flamme vulnérable, au cœur de notre existence de mortels. « *Nommer le possible, répondre à l'impossible* », comme l'écrit Blanchot dans

L'Entretien infini au sujet de Levinas. Il dit encore :

Il faut parler.

— *Parler sans pouvoir.*

Tenir parole.

Monique, ma chère Monique, comment parler, comment « te » parler ? Tu vivras, malgré tout. †



Prendre en soi la révolte

PAR MARIE-HÉLÈNE CONSTANT

PRINTEMPS SPÉCIAL

Collectif d'auteurs

Héliotrope, 114 p.

Dans la foulée de la rentrée 2012, où les mots « grève étudiante » et « élections » ont été sur toutes les lèvres, la maison d'édition Héliotrope a pris le pari de réunir douze de ses auteurs autour de *Printemps spécial*, recueil de fictions et de photographies (Toma Iczkovits). Traitant tour à tour des manifestations et de ses brutales arrestations, des retentissantes marches de casseroles et du carré rouge, les récits fixent dans le temps — et peut-être dans l'histoire — les revendications et les événements sociaux du printemps dernier. Inutile d'expliquer longuement en quoi ce « Printemps érable », comme on s'est plu à le nommer, a marqué un moment fort de l'histoire québécoise, mais il importe de souligner son onde de choc en littérature ; déjà par dizaines, les ouvrages sur le sujet affluent sur les tablettes des librairies. De l'essai à la bande dessinée, jusqu'au livre de photographies, l'abondance des publications fait état d'un désir de témoigner qui se déploie souvent depuis une urgence de dire.

L'ouvrage collectif d'Héliotrope apporte une vision unique de ce « Printemps spécial » en mettant en texte une

certaine porosité entre les univers des auteurs connus de la maison d'édition et les événements bien réels. Il a, certes, la valeur peut-être première de témoignage, fixant dans le temps, photos à l'appui, certains moments et images significatifs. Ainsi, on retrouve un « autoportrait en militante » chez Martine Delvaux (*Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au double*), texte quasi autobiographique construit d'images et de mots usés par les mois du printemps, une lettre parisienne de Michèle Lesbre, des segments datés du retour à Montréal d'André Marois, des fragments de poèmes du

mouvement Occupy New York à la fin du récit de Gail Scott. Puis, de façon juste et intéressante, le dialogue s'établit entre les archives photographiques et la fiction au fil de la lecture du recueil. Mais ce qui distingue l'objet littéraire des autres publications,



ce sont ces écrits — les histoires — qui flirtent avec la réalité comme s'il était impossible de raconter autrement qu'avec soi — soi auteur, écrivain, soi militant ou impuissant —, et qu'avec ça en soi ; impossible de raconter en étant extérieur et imperméable aux

événements autour de soi, même depuis l'ailleurs (ces narrateurs parfois de New York, Paris ou Berlin). C'est la voix de *Variétés Delphi* (Nicolas Chalfour) qui raconte Victoriaville et le rassemblement des ministres en plein cœur de la crise, celle de *Nina* (Patrice Lessard) qui mêle Paris et le carré rouge de Montréal, c'est la voix de *Highwater* (Olga Duhamel-Noyer) qui nous invite dans une chambre glauque d'où, les yeux bandés, on entend les manifestants, ou celle de *Sur la 132* (Gabriel Anctil) et de *Généralités singulières* (Simon Paquet). Ce sont ces univers romanesques, mais aussi ceux de Carole David (*Hollandia*) et de Grégory Lemay (*Les modèles de l'amour*), esquissés

ailleurs, qui nous racontent tous singulièrement des fragments de révolte. C'est la résurgence d'un Hervé, personnage habitant le *Deuils cannibales et mélancoliques* de Catherine Mavrikakis, qui nous rappelle la fiction, comme s'il avait été impossible, pour les auteurs, de dire autrement qu'avec leurs romans, qu'avec les mots connus et reconnus. Le recueil se distingue parce qu'il est paroles anthropophages : prenant en lui et sur lui, au moyen des images-témoins, la colère rouge, la violence, la vague de contestation grâce à des voix empruntées à l'univers romanesque des auteurs. Les frontières se brouillent. Et c'est bien là ce qui justifie la publication rapide et

réussie, il faut le dire, de cet ouvrage : l'impossible mise à distance, malgré la littérature, de ce qui a mis, du moins l'espace d'un printemps, une partie de la société en mouvement. Il faut lire les nouvelles, fragments, lettres et autres récits de *Printemps spécial* non pas simplement comme une façon de témoigner dans la littérature et d'y inscrire quelque chose du monde, mais plutôt comme la création d'un espace poreux où les voix connues des romans publiés chez Hélio trop se prêtent au jeu. Comme pour faire d'un lieu que l'on connaît un espace à partir duquel il est possible de dire, de prendre en soi la révolte.

⊥

ROMAN 

Robinson Reloaded

PAR GUILLAUME ASSELIN

L'EMPREINTE À CRUSOÉ
de Patrick Chamoiseau
Gallimard, 257 p.

« ... il n'y avait pas d'autre monde, ni d'autre réalité, que cette chose, cette lumière crue, insoutenable, impavide, cet inconnaissable quasiment immobile de ce qui est... ».

Une part importante de la conscience de tout homme est, comme on sait, déterminée et structurée par la matrice sociale où il baigne depuis sa plus tendre enfance. Le monde, l'univers, ne nous apparaissent jamais qu'à travers le filtre du langage, de la morale, des institutions et de tout cet échafaudage d'idées, de normes et d'habitus qui conditionne la perception que nous avons du réel dans une mesure beaucoup plus importante que ce que nous serions prêts ou portés à croire. Si le monde tel qu'on le perçoit dans l'état de conscience ordinaire est considéré comme une illusion (*mâyâ*) par les mystiques et les spirituels, c'est qu'il n'est ainsi jamais vu *en soi*, dans sa nudité originaire, n'étant perçu qu'à travers le voile déformant des projections que l'esprit (l'intellect, l'ego) ne cesse d'y superposer dans son agitation.

LA SITUATION ROBINSON OU L'ÊTRE MIS À NU

Qu'arrive-t-il lorsqu'un homme est soudain privé, du jour au lendemain, de cette matrice à travers laquelle il a forgé son identité et sa relation au réel ? C'est la question, fondamentale, qui se pose au personnage de Robinson, que son naufrage sur une île déserte projette dans la position hypothétique du premier homme et confronte au problème, mythique, de l'origine. Deux réponses possibles. La première, celle de Defoe : l'homme reproduit et reconstruit instinctivement cet échafaudage sans lequel il ne s'imagine pas pouvoir vivre, imposant son ordre à la nature

